



Rédaction

MPI, MP

4 heures

Calculatrice interdite

2026 DS3

L'usage de tout système électrique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

Partie A — Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

L'homme d'aujourd'hui revient vers la nature parce qu'il est un être vivant et que la civilisation tend à interposer entre lui et le cosmos un appareil qui assure une plus grande protection de l'espèce mais qui atrophie l'animal humain. Il revient vers la nature parce qu'il se sent étranger à la société où il vit ; s'il lui arrive de la sentir ou de la penser, c'est pour se situer en opposition. Sa pensée n'est qu'un ressentiment douloureux : la société s'est constituée en dehors de lui, sans commune mesure d'elle à lui ; cadre abstrait qui méconnaît les particularités des hommes en chair et en os, elle ne tient plus compte de ce qui en eux a existé de tout temps, le corps et l'esprit. Croire que l'exaltation du sentiment actuel de la nature signifie un retour au paganisme, c'est oublier les lieux et le temps où nous vivons, car ce sentiment est une réaction contre une vie trop artificielle.

Si la société a pu se constituer en dehors de l'homme et de la nature comme un monde autonome, c'est grâce à la technique. Par elle, notre univers, de naturel, est devenu « humain, trop humain » ; plus de bois, plus de bêtes sauvages, mais la ville, la campagne, la guerre ou la crise. Les dernières zones de nature libre paraissent condamnées et s'il reste encore des pays sauvages,

c'est par un raffinement d'organisation. Cette vie prévue d'avance et parfaitement organisée, c'est donc la technique qui l'a rendue possible en supprimant le contact direct de l'homme et de l'objet. Certes, elle nous a empêchés de courir des risques inutiles, mais dans sa conquête désordonnée, elle tend de plus en plus à supprimer tous les risques, à établir sur terre la domination universelle du confort bourgeois, et, certes, l'homme aurait bien accepté, si vivre était seulement jouir de son bonheur. Mais l'homme ne se sent vivre que lorsque, ayant assuré un minimum de vie, il continue à combattre l'objet parce que ce heurt est pour lui la seule source de création et la seule source de liberté. Il sait bien que si lui est fini, le monde est infini, que sans les eaux, les arbres, les lumières et le système solaire, il ne sortirait pas d'un pauvre monde de représentations géométriques et que s'il n'écoutait pas de temps à autre l'oracle des chênes de Dodone¹, sa pensée suivrait toujours le même chemin. Il sait bien que, sans une réalité qui lui échappe, sa pensée serait sans cœur et sans poumons, que sa pensée ne serait plus que la silhouette des autres pensées. La technique a un rôle, mais la technique ne libère que des masses : des consommateurs, des Français, des producteurs de blé ; de telles libertés nous traversent, mais la vraie liberté dit « à Toi » et prend par la main.

¹ Sur le mont Tomaros en Épire poussait Dodone, « la venteuse » forêt de chênes dont le bruit des feuilles donnait voix à Zeus en son plus vénérable oracle.

En supprimant la lutte de l'homme ou du petit groupe isolé contre la nature, elle a supprimé la part de liberté qui s'incarne paradoxalement dans l'oppression d'une vie naturelle. Dans la société parfaite, il n'y a plus de chance de liberté, parce que l'homme peut tout prévoir pour l'homme et une tyrannie se crée, d'autant plus dangereuse qu'elle ne heurte pas directement nos habitudes et qu'elle peut se glisser au plus particulier de notre vie. Les personnes vivant dans la société moderne ne se heurtent pas brusquement à une volonté personnelle d'injustice, mais subissent un lent étouffement ; alors naît ce sentiment particulier de la nature, désir de solitude et de vie rude ; dans la tiédeur de la pièce l'homme rêve enfin d'une bataille, de se plonger dans l'eau glacée des torrents. Pour l'homme libre aujourd'hui, nature et liberté se confondant, c'est dans la mesure (montagne, grand large) qu'il y trouve la liberté. Ce n'est plus pour lui une dame polie correctement habillée, mais une aïeule vieille comme la terre avec ses rides creusées par les torrents. Lorsque notre vie vide nous accable parce que tout nous semble prévu d'avance pour notre perte, la liberté, c'est le bruit du torrent ou la pluie qui bat les vitres du bureau. [...] Les hommes libres ont toujours vécu dans les montagnes et tandis que les montagnards quittent leurs vallées pour aller s'établir à Paris, une nouvelle race occupe la montagne et fait revivre les sentiers qui s'effaçaient depuis le départ des bergers. En montagne, à nouveau, ils peuvent lutter ; la plus belle vallée, c'est celle où, avant la nuit, il faut retrouver le chemin, la plus belle rivière, celle où se cache la truite. Non, ce n'est pas pur paganisme que certains vont jusqu'à y sacrifier leur vie, c'est parce que pour l'homme dans la grande ville, la montagne est devenue le symbole concret de la liberté.

La technique, en assurant le confort, permet aux hommes de vivre en eux-mêmes ; en diminuant la puissance d'initiative, elle les y force dans les pays évolués et dans les classes riches, l'homme n'a plus le choix qu'entre une passivité d'esprit complète, ou une agitation qui se nourrit de ses raffinements, une vie extérieure figée et une vie sentimentale à vif. Le seul plaisir possible est de jouer avec ses états d'âme, il aboutit à cet impressionnisme morbide qu'a traduit la littérature d'après-guerre. Pourtant, l'homme alors ressent son impuissance ; nous avons vu qu'il admire ceux qui peuvent encore lutter : les aviateurs, les marins, les paysans et les ouvriers, il essaie de retrouver cette simplicité perdue, les journaux de modes conseillent aux dames qui vont se promener dans la campagne d'adopter des fards

rouge brique. « Car un visage artificiel ne cadre pas avec la nature. » Nous allons donc chercher en montagne une vie simple et rude, nous retrouver nous-mêmes et non pas chercher les idées que nous pouvons en avoir. Quel plaisir de monter un chemin bien raide en faisant des calembours, et en chantant des chansons de corps de garde ! Quel plaisir de faire chabrot² et de se coucher assommé par la fatigue et la digestion !

Nous sentons notre croûte d'habitudes fondre, nous avons soif, sommeil et faim. La vie en montagne nous apprend que le bonheur ne s'établit pas, mais qu'il est attaché à la peine et qu'au-delà d'un certain confort, toutes les sources de joie vraiment humaines sont taries.

Mais ce n'est pas seulement la main qui se heurte à la nature, c'est l'esprit ; que l'on ne nous dise pas que l'exaltation du sentiment de la nature, c'est l'exaltation du contact avec les forces obscures : la raison enfante aussi ses nuées et rien n'est plus clair à l'esprit qu'un petit brouillard matinal. Seulement, notre raison ne peut réduire l'objet naturel à un scénario. Le sentiment véritable de la nature est toujours une surprise : « Je fus saisi d'admiration. » Être saisi, voilà ce qui manque à l'homme. Tous les pays sont particuliers, chaque heure y est irremplaçable, et ce que nous recherchons, ce sont précisément des pays particuliers. Le promeneur moderne fuit les sites classés, il veut voir ce qu'il n'a jamais vu : des eaux claires dans un marais, des peupliers près d'une dune, un palmier près d'un glacier, et pour aller trouver son pays, il ira à des jours de marche de chez lui séjourner plusieurs mois dans un canton de quelques kilomètres carrés ; il va dans les Landes, dans les Pyrénées, parce que l'on ne peut imaginer la Lande que lorsqu'on y est. S'il lui arrive de faire confiance à des peintres de la nature, il choisira ceux qui sauront dégager son caractère particulier, ou sa foisonnante diversité : les peintres du détail précis, les Asiatiques et Brueghel. S'il lui fallait résumer ses impressions par un précepte philosophique, il dirait : « J'ai réappris que l'homme est un être fini, sa raison ne peut saisir qu'une infime part du réel, jamais ma vie ne sera suffisante pour connaître tous les marbres, toutes les grottes, toutes les herbes et tous les poissons de la vallée d'Esparros. »

Bernard Charbonneau, « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », juin 1937, republié dans Bernard Charbonneau, Jacques Ellul, « *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous* ». *Textes pionniers de l'écologie politique*, Paris, Seuil, 2014, p.171-175.

² Coutume de la moitié sud de la France qui consiste, quand il reste un fond de soupe, à ajouter dans l'assiette du vin rouge pour diluer le potage, puis à consommer ce bouillon.

Partie B — Dissertation

La dissertation devra obligatoirement confronter les trois oeuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.

Bernard Charbonneau écrit : « Notre raison ne peut réduire l'objet naturel à un scénario. Le sentiment véritable de la nature est toujours une surprise : 'Je fus saisi d'admiration.' Être saisi, voilà ce qui manque à l'homme. »

Votre lecture des œuvres au programme vous permet-elle de confirmer ce propos ?